

CHAPITRE V

LE BIRANISME APPLIQUÉ A L'ÉDUCATION

On a trop oublié que Biran n'est pas seulement le plus grand métaphysicien qui ait honoré la France depuis Malebranche, un psychologue qui est notre maître à tous, mais qu'il est aussi un moraliste ingénieux et un profond théoricien de la science de l'éducation. La psychologie, selon lui, a besoin d'une contre-épreuve, d'une perpétuelle vérification : l'isoler en la séparant de la pédagogie, c'est lui enlever tout à la fois son vrai contrôle et sa réelle utilité. On trouve donc, dans ses œuvres, les éléments coordonnés d'une véritable psychologie appliquée qui n'a rien de transcendant et pourrait rendre de grands services à la science en vogue, à la pédagogie. Mais qui songe à citer Biran à côté de M. H. Spencer? En étudiant récemment un curieux recueil de lettres inédites adressées à Biran par ses illustres amis, Cabanis, Destutt de Tracy, Stapffer, Lainé, j'ai été vivement frappé de l'importance que le grand psychologue français donnait à l'art pédagogique, considéré comme l'application des principes de la psychologie. Comme M. H. Spencer il professe

cette opinion que la pédagogie ne sera vraiment une science que le jour où nous posséderons une psychologie vraiment rationnelle. Or, cette science définitive de l'âme humaine, Biran croyait l'avoir fondée et ne se trompait pas; de plus, il en voyait une sorte d'application anticipée, d'épreuve avant la lettre, dans la pédagogie de Pestalozzi; aussi demande-t-il à tous ses amis: « Connaissez-vous Pestalozzi? » à peu près comme La Fontaine demandait: « Avez-vous lu Baruch? » Dès lors, le magistral chapitre du traité des *Fondements de la psychologie*, où Biran oppose ses idées d'éducation à celles de Condillac et les rapproche de celles de Rousseau et de Pestalozzi, n'apparaît plus comme isolé dans son œuvre, comme un incident ou une préoccupation passagère: c'est le résultat concentré de longues et profondes méditations sur un sujet qui lui tenait fort à cœur et dont il s'occupa toute sa vie.

Rien, au surplus, de moins chimérique en matière d'éducation que ce métaphysicien administrateur, sous-préfet de Bergerac, député au Corps législatif, questeur de la Chambre: c'est un psychologue doublé d'un homme politique. Si la psychologie de l'effort et de la volonté répugnait à l'action, ce serait, il faut l'avouer, une flagrante contradiction. Il ne se dissimule pas que la psychologie pure aurait peu de chances de devenir populaire et d'exercer la moindre influence sur les choses humaines. Elle exige de ses adeptes de trop grands sacrifices, puisqu'elle les force à opter entre le « monde extérieur » qui les attire et les captive, et le « monde intérieur » qui les offusque et les rebute. C'est, dit-il encore, un pays désert, inculte, aride, que les voyageurs sont peu curieux de visiter. Il vint même un jour où il se demanda avec quelque anxiété « si l'habitude de s'occu-

per *spéculativement* de ce qui se passe en soi-même, en mal comme en bien, ne serait pas *immorale* ». La raison qu'il découvre à ses scrupules ne manque pas de finesse : la scène changeante du théâtre intérieur ressemble en effet à celle de l'histoire ; les actions et les évolutions des personnages sont si attachantes, le spectacle si amusant pour qui sait voir et regarder, les péripéties si émouvantes, qu'on oublie de juger et qu'on serait bien fâché de rien changer, quand même on le pourrait, à ce dramatique tissu d'événements qui composent notre vie intérieure. Une curiosité toujours en éveil tourne à l'indulgence, finit par tout comprendre et tout absoudre, et rend sceptique. « L'instruction *spéculative* tirée du vice même familiarise avec sa laideur. Il ne faut pas croire que tout soit dit quand l'amour-propre est satisfait d'une observation fine ou d'une découverte profonde dans son intérieur. » Biran est donc bien éloigné de cette espèce de quiétisme psychologique qu'on lui attribue généralement. Comme Diogène prouvait le mouvement en marchant, il veut que la psychologie prouve sa légitimité et ses titres scientifiques en agissant. Voilà pourquoi, administrateur, il fondera des écoles, et, psychologue, il cherchera une base solide à la science de l'éducation.

Il se demande même si la psychologie pure ne manque pas d'un caractère scientifique essentiel, si elle n'est pas invérifiable et surtout incommunicable par le langage. A vrai dire, on ne l'apprend pas, on ne l'enseigne pas : on la refait quand on en est capable. Répéter de vaines formules, de vagues définitions, des descriptions plus ou moins ingénieuses et exactes, est-ce étudier la psychologie et, selon le précepte antique, apprendre à se connaître ? Il me semble entendre un perroquet répéter, au lieu du traditionnel :

« As-tu déjeuné ? » l'axiome cartésien : « Je pense, donc je suis ! » Heureusement il y a une psychologie plus concrète et plus pratique, qui se révèle non par des mots mais par des actes, et qui est l'âme de l'éducation où elle règne, dit Biran, « comme une divinité cachée qui gouverne ou dirige tout sans se montrer ».

Cette psychologie, parfois invisible, toujours présente, est celle qu'on trouve dans l'*Émile*. Qu'est-ce que la pédagogie dans le sens élevé du mot ? Une psychologie en action. Aussi Biran est-il plein d'admiration pour J.-J. Rousseau : « Que j'aime à voir, dit-il, la psychologie ou le vrai système de la génération de nos facultés, mises, pour ainsi dire, en action, non dans une statue, mais dans l'enfant qui s'élève, par des progrès réguliers, des premières idées sensibles aux notions intellectuelles ! » Comment donc se fait-il que les idées de Biran sur l'éducation aient à peu près passé inaperçues, alors que visiblement l'éducation est une de ses préoccupations habituelles et dominantes et qu'il traite le problème pédagogique, comme tous ceux qu'il se propose, avec une extrême profondeur ? J'en trouve deux raisons principales. La première, c'est que M. Taine a déclaré que chacune de ses phrases demandait à être traduite en français et que V. Cousin, fort imprudemment, l'a appelé *métaphysicien* ; en réalité il faut bien avouer que c'est un Malebranche moins le style. La deuxième, c'est que les premiers éditeurs, les Cousin et les Naville, durent courir au plus pressé et faire connaître le système avant d'en signaler les applications, alors surtout que les questions pédagogiques n'avaient pas, comme aujourd'hui, le privilège de passionner le public. On comprend maintenant pourquoi le nom de Biran n'a pas figuré jusqu'ici parmi ceux des théoriciens de

l'éducation et pourquoi le savant auteur de *l'Histoire des doctrines de l'éducation en France*, M. Compayré, a complètement omis le nom de Biran et ne lui a pas même emprunté une seule ligne en écrivant ces deux volumes devenus classiques. Il y a donc une lacune à combler, une injustice à réparer; mieux encore, il y a un très haut et très fécond enseignement, rempli d'idées neuves et originales, à recueillir et à faire fructifier.

I

Tout d'abord, les lettres inédites vont nous faire connaître, sur la vie et le développement intellectuel de Biran, deux faits qui ne sont pas sans importance. Il étudia longtemps les mathématiques et les approfondit beaucoup plus qu'on ne le croit généralement. Il eut longtemps le désir d'entrer dans l'enseignement comme professeur de mathématiques, puis le projet de changer d'administration et de devenir recteur de l'Université. C'est même, à ce qu'il semble, comme mathématicien qu'il se fit d'abord connaître à Cabanis, et son ami l'encouragea constamment à persévérer dans la voie qu'il paraissait avoir choisie. Il écrivit en 1803, à la prière de Cabanis, un mémoire sur les rapports de l'idéologie et des mathématiques. Je relève, dans une lettre de Cabanis, datée de 1806, l'indication suivante : « Il est surtout un de vos travaux auquel j'attache un intérêt particulier, c'est votre réforme de la langue géométrique. » Il revient à la charge l'année suivante et avec plus d'insistance encore : « Je ne cesserai de vous répéter que le travail sur la métaphysique et la langue de la géométrie et du calcul serait aujourd'hui

le plus utile de tous ceux que vous êtes si capable d'exécuter, je vous y ramènerai en toute occasion. » Ce conseil réitéré du médecin psychologue est assez piquant et rappelle, toute proportion gardée, le jugement de Corneille déclarant que Racine avait un grand talent pour la poésie, mais qu'il n'en avait point pour la tragédie. Biran, selon sa coutume, s'étudia lui-même, pesa le pour et le contre et décida finalement qu'il n'avait pas une *tête à calcul*. La raison qu'il en donne mérite d'être rappelée. Dès 1794 il écrit dans son *Journal intime* : « L'étude des mathématiques m'a pris bien du temps, j'ai conçu beaucoup de choses dans cette science, mais je n'ai pas une tête à calcul et ma santé est trop faible pour supporter l'extrême contention qu'exige cette étude. » Celui qui, dès l'enfance, s'étonnait « de se sentir exister » et se sentait porté comme par un irrésistible instinct à se « regarder en dedans », avait évidemment une vocation psychologique dont rien ne pouvait le distraire.

Cabanis d'ailleurs ne s'y trompa point complètement et discerna avec une rare clairvoyance le tempérament physiologique et intellectuel de son ami. Voici une *consultation* précieuse : « Mon excellent camarade, parlons d'abord de votre santé. Vous avez le même catarrhe que jeunes et vieux, forts et faibles ont eu cet hiver (1802) dans presque toute l'Europe; mais la nature vous a donné une organisation mobile et délicate, principe de ces impressions fines et multipliées qui brillent dans vos ouvrages, et l'habitude de la méditation, dont elles vous font un besoin, ajoute encore à cette excessive sensibilité. Ainsi, chez vous, comme chez toutes les personnes organisées de la même manière, les crises sont tumultueuses, et incomplètes; toute maladie lente et muqueuse se termine mal en pareil cas. Que vous faut-il? des remèdes?

Non. Il vous faut de l'exercice, de la distraction, si vous pouvez en trouver, le grand air, suspension de tout grand travail de tête; et peut être, sur le tout, quelques verres d'eau de... répartis dans le courant de la journée vous feraient-ils quelque bien, mais aucun remède actif. » Cette ordonnance du médecin de Mirabeau est bonne à conserver pour les gens de lettres : je regrette de ne pouvoir leur dire quelle eau il faut boire, le mot étant illisible, mais un médecin le restituerait sans doute aisément, et, s'il doutait de la nécessité de joindre la psychologie à la médecine, le témoignage même de Cabanis et les détails qui précèdent pourraient le convaincre. S'il est quelqu'un qui soit ondoyant et plus divers que l'homme, c'est la femme et c'est surtout le psychologue. Dix-huit ans plus tard, Biran semble regretter de ne s'être pas voué entièrement à l'étude des mathématiques; il constate que sa vie se décolore, que son imagination s'éteint et il pense que ces tristes effets de l'âge ne se feraient point encore sentir « s'il s'était moins laissé aller, dans sa jeunesse, aux mouvements spontanés de l'imagination et de la sensibilité ». Il ajoute, non sans mélancolie, que les hommes qui s'adonnent aux sciences « ont une jeunesse moins brillante, mais une vieillesse plus ferme, plus vigoureuse et plus heureuse ». Cabanis avait donc raison comme médecin. Voilà un argument fort inattendu en faveur des études presque exclusivement scientifiques préconisées par Spencer et Bain : en nous vieillissant avant l'âge, l'étude des sciences retarderait la vieillesse et allongerait la vie !

« J'erre comme un somnambule dans le monde des affaires », écrivait Biran à une époque où il avait été déjà sous-préfet, député et questeur. Il se croyait né pour autre chose que l'administration et la politique et, comme la médi-

dation solitaire ne lui semblait pas propre à remplir complètement une vie humaine, il avait rêvé d'être professeur ou recteur. Nous en avons la preuve dans une lettre de Cabanis qui porte la date de 1803 : « Votre ami Vanhulten aurait voulu que vous demandassiez la chaire de mathématiques de Versailles; il n'y a pas de doute que les inspecteurs de l'instruction publique ne soient très disposés à vous proposer pour quelque place, mais nous voudrions que cela ne fût pas trop loin de Paris : nous avons besoin de conserver l'espérance de vous y voir. » Il avait donc entretenu son ami de son projet, en lui demandant sans doute son appui. Quel fut l'obstacle, nous l'ignorons; mais cet insuccès ne rebuta pas Biran, et nous le retrouvons, en 1808, candidat pour une place de recteur dans l'Université récemment fondée. La partie inédite¹ des lettres d'Ampère nous apprend ce détail qu'aucun biographe n'a signalé. C'est Ampère, en effet, trop naïf et trop distrait pour être un bon solliciteur, qui est chargé de voir le chancelier et le grand maître de l'Université : « J'ai remis avant-hier vos deux lettres à M. le chancelier; ce n'est pas sans peine que je suis parvenu jusqu'à lui...; il m'a paru on ne peut mieux disposé pour vous et porté à faire tout ce qui pourra dépendre de lui auprès du grand-maitre. Il m'a chargé de vous l'écrire avec beaucoup de marques d'un vif intérêt pour vous et tous les éloges que vous méritez. » Au ton de confiance et de triomphe qui règne dans cette lettre, on s'aperçoit qu'Ampère ne sait pas encore ce que c'est qu'eau bénite de cour. Quelques semaines plus tard, il faut en rabattre et décidément Biran ne sera jamais

¹ Toutes les citations de Cabanis, également inédites, sont extraites du Recueil mentionné plus haut.

recteur : « Je vais commencer, mon cher ami, par répondre aux questions étrangères à la psychologie, dans la crainte d'oublier d'y répondre si je m'y livrais une fois. L'espoir que j'avais conçu pour vous, je l'ai presque perdu depuis que l'Empereur a décidé qu'on choisirait exclusivement les recteurs parmi les professeurs ou proviseurs en fonction avant l'établissement de l'Université... Revenons maintenant à notre science chérie. » On le voit : c'est parce que Biran ne fut pas professeur en 1803 qu'en 1808 il ne put être recteur.

Rien ne prouve d'ailleurs qu'à cette époque le sous-préfet de Bergerac, le membre ou peut-être le président de la loge maçonnique de la *Fidélité*, l'ami et le correspondant des idéologues, fût en faveur auprès du gouvernement impérial. « C'est à l'idéologie, disait Napoléon I^{er}, à cette ténébreuse métaphysique qui, en recherchant avec subtilité les causes premières, veut sur ses bases fonder la législation des peuples, c'est à l'idéologie qu'il faut attribuer tous les malheurs de la France ! » On pouvait aisément pressentir, dans cet idéologue le futur signataire de l'adresse Lainé. Quoi qu'il en soit, Biran avait toutes les qualités qui eussent fait un excellent recteur.

Voici le portrait qu'en trace J.-J. Ampère : « Sa figure était franche et douce; sa tournure, celle d'un homme du monde; et je connais des gens qui l'ont beaucoup vu, sans se douter qu'ils avaient affaire à un métaphysicien. Du reste, cette enveloppe frêle, cet esprit délicat étaient associés à une âme virile; il fut un des cinq membres du Corps législatif qui, les premiers, firent entendre à l'empereur une plainte de la France, dans des termes d'une modération que les circonstances rendaient courageuse, au sein de cette

commission dans laquelle il représentait la philosophie, comme Raynouard la poésie et M. Lainé l'éloquence..., commission qui avait la première parlé dans une époque muette, tandis qu'un certain nombre de libéraux des années suivantes se taisaient ou criaient tout autre chose que : *Vive la liberté!* Celui qui avait découvert le principe de la personnalité humaine dans son activité libre, revendiquait alors les droits de la liberté nationale, et, pour employer le langage de la métaphysique, ceux de la personnalité française¹. » Biran garda toutes ses sympathies aux professeurs et à l'Université; si nous ouvrons les volumes poudreux du *Moniteur universel*, nous trouvons qu'il les défendit chaleureusement en 1816, en pleine Chambre introuvable, en demandant en leur faveur une exception à la loi contre le cumul. Il parle avec une profonde estime de « ces salariés exceptionnels dont la fortune ne fut jamais ni le premier aiguillon, ni la fin, ni la récompense, et qui font pourtant l'honneur de l'espèce, la gloire et l'avantage du pays où ils ont pris naissance... professeurs, savants de premier ordre, occupés à agrandir le domaine des sciences et à multiplier sans cesse les conquêtes de l'homme sur la nature ». Un de ses collègues, Michaud, appuya la motion du *chevalier de Biran* et déclara, non sans esprit, qu'il fallait imiter la nature qui permet à certains hommes de cumuler les talents. Mais un *ultra* qui avait l'oreille de la Chambre, Puymaurin, se fit le héraut de sa haine de l'Université et raconta qu'un roi avait un jour donné une abbaye à son poète favori : à partir de ce moment, plus d'odes, de stances, ni de poèmes; comme le roi s'en plaignait au poète, celui-ci répondit :

¹ *Philosophie des deux Ampère*, introd., pp. 23 et 66.

« Quand la poule est trop grasse, elle ne pond plus ! » Cette saillie fut trouvée charmante et la motion du chevalier de Biran eut l'honneur d'être écartée par la question préalable à une énorme majorité⁴ !

II

Arago dit plaisamment du grand Ampère qu'il était né pour ne pas être professeur. Biran avait certainement le goût et peut-être la vocation de l'enseignement : à Bergerac, il fonda une société médicale et une école pestalozzienne gratuite, dirigée par un disciple de Pestalozzi, Barraud, qu'il fit venir tout exprès d'Yverdun. C'est un curieux épisode de l'introduction en France de la méthode du plus célèbre pédagogue de notre siècle. On sait que Pestalozzi avait voulu profiter d'un voyage qu'il fit à Paris pour répandre ses idées et que Bonaparte refusa, même de le voir en disant qu'il avait autre chose à faire que de discuter des questions d'*abc*, Talleyrand répondit dédaigneusement à ses ouvertures sur l'éducation populaire : « C'est trop pour le peuple ! » Il y

⁴ Il y a des idées assez différentes et un autre aspect de Biran comme homme politique. Il a fait dans le *Journal intime*, à la date du 18 novembre 1817 et sous le titre de *Discussion politique*, l'examen d'un projet de loi sur l'instruction publique : « L'instruction doit-elle être exclusivement dans les mains du Gouvernement, ou faut-il la livrer aux entreprises des particuliers comme tout autre profession ou objet d'industrie, en se bornant à exiger de ceux qui la donnent certaines conditions ou garanties pour la société et le gouvernement ? Voilà la grande question ». Biran ne se range pas à l'avis « non désintéressé des membres de l'Université » et soutient qu'il faut « suivre l'opinion » tout en déclarant que l'opinion du temps est « vers une éducation religieuse dirigée par des prêtres. »

avait un sous-préfet qui ne pensait ni comme Bonaparte ni comme Talleyrand, et si tous les sous-préfets lui ressemblaient et déployaient la même activité, la République, à coup sûr, ne songerait jamais à les supprimer. Il noua donc des relations par correspondance avec Pestalozzi : ses lettres sont probablement perdues, mais nous en avons une inédite de Stapffer (20 août 1807) qui nous donne de précieux renseignements sur cette négociation qui fut, paraît-il, assez laborieuse : « Je suis aussi affligé qu'étonné du délai que Pestalozzi apporte à sa réponse. Il se pourrait bien que le retard vint de la difficulté de ce choix. Les instituteurs sont presque tous les Allemands et peut-être ne lui est-il pas aisé de déterminer ceux d'entre eux qui savent le français assez bien pour s'en servir dans l'enseignement et s'expatrier. » La même lettre nous apprend que l'essai de Bergerac ne fut pas le premier tenté en France. On avait déjà essayé d'introduire la méthode dans un orphelinat de Paris et, sur la demande de l'administrateur, Pestalozzi avait envoyé « un certain Neef, homme de mérite, mais brusque et impatient, qui n'a pas été goûté et qui a fini par suivre l'ambassadeur des États-Unis en Amérique où il réussit fort bien. » Du reste, on est, à cette époque, en pleine ferveur pestalozzienne : « La méthode nouvelle, dit Stapffer, occupe les esprits et les plumes. On peut dès à présent former une bibliothèque des écrits qu'elle a fait naître. » Stapffer nous apprend encore qu'il a songé à traduire les livres du maître et se vante d'avoir des droits à son amitié, car c'est lui qui, « pendant qu'il était ministre des arts et sciences de la République helvétique, lui a fourni les moyens de faire l'épreuve de ses théories sur l'éducation ». Avouons même qu'à cette époque l'estime de Biran pour la méthode pestalozzienne est poussée

jusqu'à l'engouement. Dans un discours sur Gall et les localisations cérébrales, prononcé en 1808 à la Société médicale, il dit, après avoir fait l'éloge de l'analyse idéologique : « Aussi voyons-nous le chef d'une institution célèbre en Allemagne et dont les effets bienfaisants sont arrivés jusqu'à nous, Pestalozzi, commencer le développement des facultés d'instruction et de raison de l'enfance, par l'analyse descriptive de l'objet le plus près de nous et aussi le plus intéressant à connaître : le corps humain. C'est en apprenant à distinguer et à nommer toutes les parties extérieures et, avant tout, les organes séparés des sensations, que Pestalozzi donne à ses jeunes élèves les premières habitudes d'analyse et d'observation qui forment le caractère éminent de sa méthode. » M. H. Spencer trouve qu'il y a quelque puérité à apprendre longuement, et non sans pédanterie, aux enfants, ce qu'ils apprendront si aisément tout seuls, et Dussault avait déjà dit à ce propos : « Pestalozzi se donne beaucoup de mal pour apprendre aux enfants qu'ils ont le nez au milieu de la figure. »

Tous les correspondants de Biran ne partagent pas cet enthousiasme pour Pestalozzi. Destutt de Tracy lui avoue qu'il soupçonne la nouvelle méthode de n'être pas encore « bien débrouillée » dans la tête de son auteur. Il entrevoit, dit-il, qu'il a là une idée fondamentale importante ; mais il est d'avis que cette méthode ne donnera tout ce qu'elle promet que « pour l'instruction de ceux qui sont condamnés à n'en avoir qu'une très bornée ». Veut-on aller plus loin et devenir un vrai savant où même simplement un homme instruit, il est porté à croire qu'elle devient inutile et peut-être nuisible : « J'attendrai l'éclaircissement de mon doute des travaux du seul de ses coopérateurs qui soit vraiment

savant ; il s'appelle, je crois, Moralt¹. » Ces doutes n'ébranlèrent pas Biran : l'école fut fondée et prospéra, mais un enseignement laïque, gratuit, populaire, ne saurait s'établir sans se heurter à son obstacle habituel, le clergé. Destutt de Tracy parle, dans une autre lettre, des « cancans » de certain grand vicaire de Périgueux fort hostile à l'école nouvelle : « J'ai bien peur, ajoute-t-il, que ce ne soit un chat qu'on vous jette aux jambes. Les prêtres sont bien jaloux de ce qu'ils ne font pas eux-mêmes ; » et il ajoute avec une nuance d'orgueil naïf : « Je crois que c'est en partie pour cela qu'ils détestent toute la nouvelle logique. » Voici, à ce qu'il semble, les considérations qui avaient particulièrement frappé notre philosophe dans son appréciation de la nouvelle méthode : 1° il y voyait un excellent emploi de l'analyse et de l'instruction habilement combinées ; 2° il lui trouvait le grand avantage de maintenir l'équilibre de nos facultés tout en assurant la prédominance de l'activité propre de l'esprit ; 3° il était séduit par les intentions « nobles et philanthropiques » de l'inventeur, préoccupé surtout de rendre « meilleure et plus éclairée la classe pauvre et industrielle » ; 4° le reproche qu'on lui fait d'émousser la sensibilité, de refréner l'imagination est plutôt un éloge, car ces facultés n'ont que trop de tendance à se donner carrière, surtout chez l'enfant, et la grande tâche de l'éducation est précisément de « reconnaître celles dont dépend le perfectionnement intellectuel et qu'il importe de cultiver et de développer les premières ».

¹ Lettre du 7 août et du 5 novembre 1807, du Recueil inédit cité plus haut. Le *Mémoire de Biran sur la doctrine de Gall*, dont la citation précédente est extraite, d'un opuscule publié dans notre volume d'inédits de Biran intitulé : *Science et psychologie*.

Pour en finir sur les rapports de Pestalozzi et de Biran, rappelons que la seule fois que celui-ci franchit la frontière française, ce fut en 1802 pour faire un petit voyage en Suisse et rendre visite « au bon Pestalozzi qui le reçut comme un ancien ami et s'attendrit en lui parlant de son institut ». Cependant la décadence de l'institut n'échappa pas à la clairvoyance du visiteur. L'entretien roula, cela va sans dire, sur la théorie et la pratique de l'éducation : les deux philosophes firent même le projet de fonder un *Journal d'éducation* qui serait traduit en français en même temps qu'il paraîtrait en allemand. « Nous nous sommes embrassés et promis souvenir et correspondance, » ajoute Biran. Il regrette beaucoup que l'institut de Pestalozzi ne soit pas fondu avec celui de Fellenberg à qui il consacre cette note très élogieuse : « Deux extrêmes : les hommes abstraits qui se perdent dans l'idéal ; les hommes tout pratiques qui s'égarèrent dans les détails. M. de Fellenberg m'offre presque la réalisation de mon idéal. » Il juge au contraire avec sévérité l'*alter ego* de Pestalozzi, Schmidt, « à qui il s'est abandonné et qu'il regarde comme un homme admirable, d'un mérite supérieur au sien. Je n'ai pas été prévenu pour M. Schmidt que je ne crois que *fin.* »

Descartes voulait qu'au lieu de cette philosophie spéculative qu'on enseignait de son temps dans les écoles, on enseignât une philosophie pratique qui nous rendit « maîtres et possesseurs de la nature ». Au lieu de philosophie, écrivez psychologie, et mettez au lieu de la nature nos propres facultés, vous aurez précisément le programme pédagogique de Biran. Voyons comment il veut qu'on le remplisse, et passons aux préceptes et aux détails.

III

Un excellent moyen de comprendre en quoi Biran ressemble aux éducateurs de son temps et en quoi il en diffère, c'est de recueillir les jugements qu'il porte sur Condillac et J.-J. Rousseau, qu'il considère comme les plus illustres et les véritables chefs d'école en pédagogie. Chose curieuse, même à l'époque où il suit Condillac en psychologie, il s'en sépare en pédagogie, de sorte qu'il semble que ce soit l'insuffisance pratique du condillacisme qui l'ait averti tout d'abord de son insuffisance théorique. Confondre l'attention avec la sensation, c'est absorber l'homme dans la nature, c'est en faire un *automate spirituel* alors qu'il doit avoir la noble ambition d'être un *empire dans un empire*, pour emprunter à Spinoza non sa doctrine, mais ses fortes expressions.

Cela répugne à la nature délicate de Biran qui ne se sent déjà que trop de tendances naturelles à vivre de la vie universelle, sans lutter contre ses impressions changeantes : il veut que la volonté résiste à la sensation, s'affirme elle-même et étende son empire sur tout le reste. Dans le *Traité de l'habitude*, il nous donne une saisissante image de l'homme-statue, disons mieux, de l'homme-machine rêvé par Condillac : un idiot, dit-il, passait sa vie à compter les heures à la pendule de sa chambre ; la pendule s'arrêta, mais on remarqua avec étonnement que l'idiot continuait à compter les heures en nombre et à intervalles parfaitement exacts. Elles sonnaient pour ainsi dire dans sa tête. Voilà l'idéal, à